

mée (p. 179-190) et les principes d'édition adoptés (p. 190-198) ; concernant ces derniers, il vaut la peine de noter que la répartition des répliques au sein du dialogue n'est pas toujours assurée (voir p. 195). On trouve ensuite le texte grec et la traduction française de cette œuvre (p. 200-226). — Le dernier des trois opuscules, *Toxaris*, « se présente comme un dialogue mettant en scène le Grec Mnèsippos et le Scythe Toxaris : les deux interlocuteurs débattent de la valeur respective de leur peuple en matière d'amitié. Pour l'emporter, ils exposent chacun cinq exemples d'actes d'amitié pris chez leurs contemporains » (p. 229). Cette joute oratoire constitue « une réflexion d'ensemble sur l'amitié » (p. 235) et porte notamment « sur la distinction entre flatteurs et amis, sur le nombre d'amis à avoir, sur la question de l'égalité entre amis sur le plan de l'âge, de la richesse, des honneurs, ou encore sur la question de la réciprocité de l'amitié » (p. 235). É. Marquis propose une analyse de la figure du Scythe Toxaris et de ce qu'il représente ; contrairement à S. M. Lizcano Rejano, elle ne pense pas « qu'il faille rapprocher la description que Lucien fait du monde scythe de l'univers héroïque, unique espace de l'amitié vraie, et que cette présentation d'un monde distant et distinct vise à souligner par comparaison la banalité et la frivolité de la société dans laquelle évolue Lucien, perçue comme décadente » (voir S. M. LIZCANO REJANO, « *El Toxaris* de Luciano de Samosata : un parafigma de la amistad entre griegos y bárbaros », *Cuadernos de Filología Clásica. Estudios Griegos e Indoeuropeos* 10 [2000], p. 248). S'agissant de l'opuscule dans son ensemble, dont la place est parfois difficile à situer au sein de l'œuvre de Lucien, l'éditrice propose de l'envisager comme une « réflexion sur la fiction » (p. 241). Elle explique : « *Le Toxaris* est une fiction métalittéraire, c'est-à-dire une œuvre qui, de manière consciente, systématique, attire l'attention du lecteur sur son statut de fiction, dévoile ses propres mécanismes à l'intérieur même du texte » (p. 241). Comme pour les deux autres œuvres de Lucien éditées dans le même volume, É. Marquis analyse la tradition manuscrite (p. 245-295) et la tradition imprimée (p. 295-316), et elle détaille les principes d'éditions adoptés (p. 317-318). Viennent ensuite le texte grec et la traduction française du *Toxaris* (p. 320-384). — L'ouvrage se conclut par une vaste section de notes complémentaires (p. 385-551). Ces notes contiennent des explications très détaillées qui portent, entre autres, sur les faits grammaticaux, les variantes textuelles, les villes et les personnages mentionnés par Lucien et, d'une manière générale, les *realia* ; par exemple, à la suite d'une mention des Six-Cents de Marseille (p. 346), É. Marquis fournit une note explicative qui s'étend sur quatre pages (p. 507-510) ; de même, une mention des colosses de Memnon donne également lieu à une note complémentaire de longueur respectable (p. 510-512). Le lecteur tiendra donc en main une véritable mine d'informations. Qui plus est, pour les trois œuvres éditées dans ce volume, la traduction est à la fois agréable à lire et proche du texte grec. Enfin, en ce qui concerne la tradition manuscrite et la traduction imprimée, l'édition d'É. Marquis est remarquable par la clarté et l'abondance des informations fournies au lecteur sur les variantes et sur les conjectures des philologues. On a donc toutes les raisons de considérer ce livre comme un monument d'érudition remarquable et comme un outil qui s'impose pour tous ceux qui s'intéressent à ces trois œuvres de Lucien. — J. DELHEZ.

*Porphyre. Lettre à Anébon l'Égyptien. Texte établi, traduit et commenté* par H. D. SAFFREY et A.-Ph. SEGONDS (†) (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2012, 12,5 x 19, CXIX + 92 p. en partie doubles, br. EUR 35, ISBN 978-2-251-00576-8.

Les deux premiers chapitres présentent les données connues de la vie de Porphyre, dont quelques pages d'Eunape ici traduites. Anébon est un pseudonyme désignant indirectement Jamblique (p. XXXII et s.). Ce dernier répondit avec agressivité dans *Les mystères*, dont le titre, en conformité avec la tradition manuscrite, est en fait *Réponse à Porphyre* (p. XLIII). Le différend entre les deux philosophes néoplatoniciens, autour de 300 apr. J.-C., semble porter sur la multiplication des questions de Porphyre, cherchant « à jeter le doute sur l'efficace des pratiques religieuses traditionnelles pour insinuer les

vertus de la philosophie, seule capable de libérer l'âme » (p. LIII). D'autres réactions à la *Lettre*, surtout chrétiennes, sont citées au chapitre 3 et le chapitre 4 les examine en détail, car elles sont nos seules sources (témoignages et fragments) de cette œuvre perdue : Eusèbe de Césarée, sorte d'anti-Porphyre, nous permet de connaître de nombreux ouvrages, dont la *Lettre*. Saint Augustin, assez négligé par les éditeurs, devait la connaître dans son ensemble ; le l. X de la *Cité de Dieu* y a puisé. La *Réponse* de Jamblique permet de refaire le plan de la *Lettre*, tripartite (classification des êtres supérieurs, divination et théurgie) et ses arguments ; la confrontation avec Eusèbe et Augustin, poursuivie dans le commentaire, aide à retrouver ce que Porphyre a vraiment écrit. Dans son *Hypomnesticon*, Joseph de Tibériade, au IV<sup>e</sup> s. (p. 26), énumère plusieurs pratiques divinatoires ; il suit l'ordre de la *Lettre*. L'apologétique chrétienne recourut à la *Lettre* d'autant plus volontiers qu'elle réfutait les pratiques païennes. Il est temps de reconstituer cette *Lettre* (chap. 5). Le plan est donc connu, des citations existent, mais éditer un texte continu, comme précédemment, est illusoire. Les A. publient donc des fragments, numérotés, en distinguant par des caractères italiques (y compris dans la traduction en regard) les citations littérales de Porphyre. Le commentaire assez copieux cherche à rendre son dû à chaque source ; il replace également le débat dans le néoplatonisme et son intense spiritualité. Les textes grecs et latins viennent des éditions critiques en usage, à quelques exceptions près, tel Jamblique dont les A. préparaient l'édition dans la CUF (parue en 2013). Neuf pages, très pratiques, donnent une version simplifiée, en texte continu, de la *Lettre* (p. C et s.).

B. STENUIT.

*Jamblique. Réponse à Porphyre (De mysteriis)*. Texte établi, traduit et annoté par H. D. SAFFREY et A.-Ph. SEGONDS (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles-Lettres », 2013, 12.5 x 19, CLVI + 364 p. en partie doubles, br. EUR 95, ISBN 978-2-251-00580-5.

Le titre *De mysteriis* est une invention de Marsile Ficin, qui entendait par là les cultes rendus aux dieux et aux démons, les questions liées à la magie, aux sacrifices, aux prières. Toutefois, il faut revenir à la tradition manuscrite unanime ; en français, le titre sera donc *Réponse à Porphyre* (à la *Lettre à Anébon l'Égyptien* de ce dernier). La tradition précise aussi l'auteur : Abamôn. Proclus permet d'y voir le pseudonyme de Jamblique. Autre problème traité dans le chapitre 1 : deux passages (sections I et II) ont été intervertis ; Marsile Ficin vit cette corruption, touchant finalement quatre endroits du texte, et corrigea en 1488. Divers indices fournissent la date de la *Réponse* : entre 301 et 305. Chapitre 2 : traduction française inédite que le P. Festugière donna de la seule biographie antique de Jamblique, par Eunape. Plongée ensuite dans la pensée du néoplatonicien, avec l'initiation pythagoricienne et la mystagogie chaldaïque. Le chapitre 3 poursuit dans cette voie : plus spécialement, l'influence des *Oracles chaldaïques*, l'enseignement de Jamblique à Apamée, le différend entre Porphyre et Jamblique sur la théurgie. Chapitre 4 : la tradition manuscrite. Les quarante-trois mss (tous ne sont pas complets ; certains, perdus) ont été étudiés par Slicherl en 1957. Ils dépendent de *M (Marcianus Graecus 244, propriété du cardinal Bessarion)* et *V (Valllicellianus F 20, exemplaire utilisé par Marsile Ficin)*, du XV<sup>e</sup> siècle. Leur histoire est narrée en détails. Bessarion a laissé quelques annotations ; Ficin est intervenu, le plus souvent avec raison, 294 fois ; mieux, il a dû consulter l'archétype qui se trouvait à la Bibliotheca Medicea privata et disparut avec cette dernière. Deux éditions se détachent : Gale 1678 et Parthey 1857 ; celle du P. des Places (CUF, 1966) est à oublier (p. XCI, XCVIII, etc.). Chapitre 5 : le plan doit être tripartite, comme chez Porphyre, puisque Jamblique lui répond (êtres supérieurs, divination et théurgie). Les divisions du texte étant divergentes entre les éditeurs, le plus simple, désormais, est de donner la page Saffrey-Segonds = la page Parthey. Chapitre 6 : trente-quatre pages très pratiques donnant une analyse raisonnée de la *Réponse*. L'édition critique cherche à se rapprocher de l'archétype ; *M* et *V* en dérivent, mais de façon autonome ; *h (Vaticanus Graecus 1026, XIV<sup>e</sup> s.)* contient quelques leçons indépendantes, mais ce n'est qu'un court ex-